

---

# La Montagne

---

## Une « collective » à l'Olympe<sup>(1)</sup>

Par le D<sup>r</sup> ETIENNE MAY.

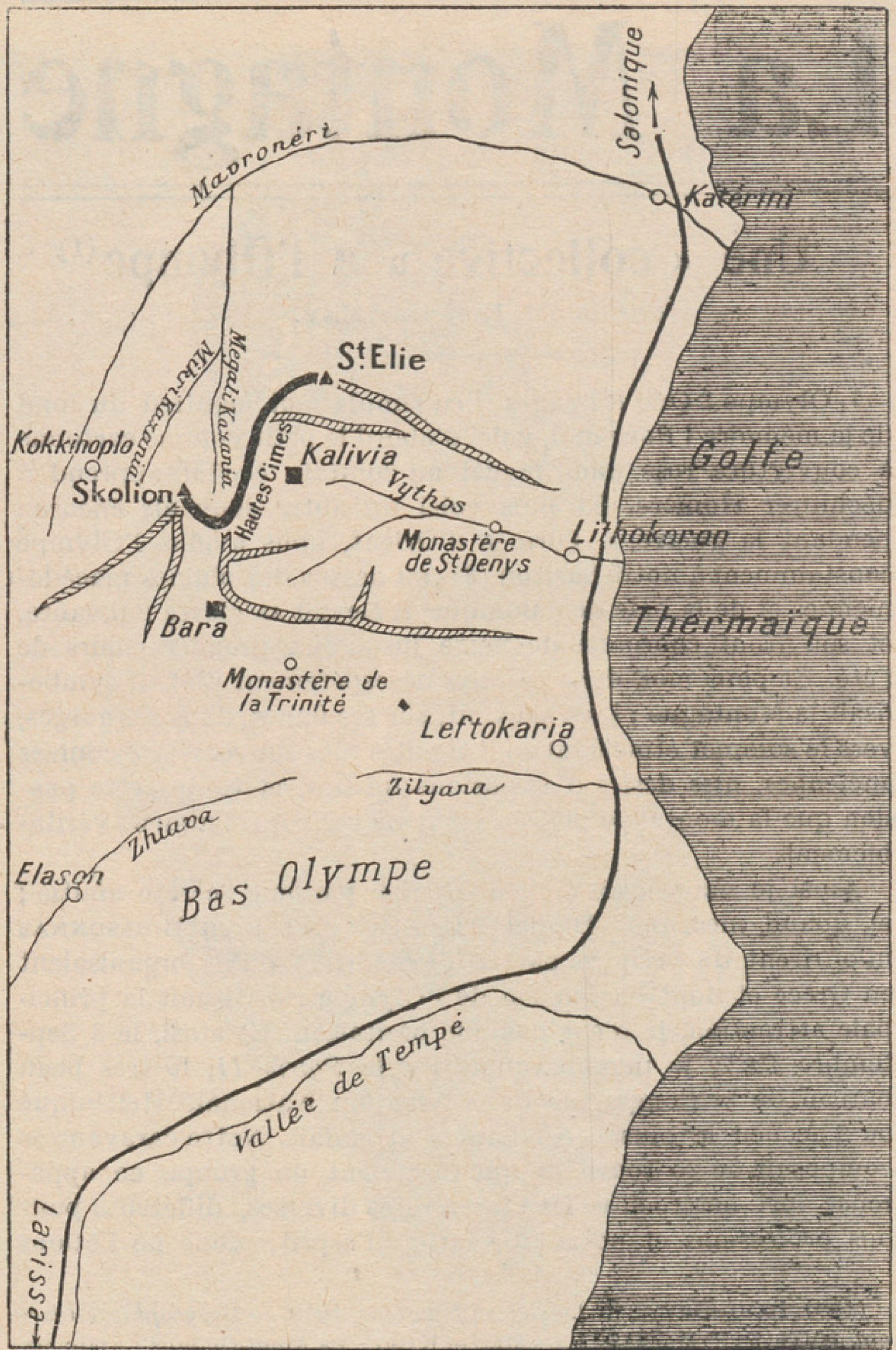
---

L'Olympe ! Que d'images à ce simple mot montent du fond de la mémoire ! Pour moi, voici d'abord le petit volume cartonné à couverture rose dans lequel un lointain écolier apprend à déchiffrer Homère. Et puis voici un autre souvenir encore : pendant la guerre, à l'armée d'Orient, nous avions l'Olympe constamment à notre horizon (2) ; au dessus des plaines macédoniennes et de la baie de Salonique, il élevait sa masse puissante, et son front couronné de neige jusqu'aux premiers jours de l'été. Et pour moi, dans ce pays désespérément plat, il symbolisait la Montagne ; bien souvent, sur ses flancs, dans ses gorges, vers le sommet étincelant sont montés mes souvenirs de courses anciennes, mes désirs d'ascensions futures, et toute cette passion que la montagne met au cœur de ceux qui l'aiment véritablement.

Ainsi je me sentais lié à l'Olympe par une secrète amitié ; et quand mes amis Daniel BAUD-BOVY et Fred BOISSONNAS m'offrirent de prendre part à l'expédition qu'ils organisaient en Grèce et dont l'ascension de l'Olympe constituait la principale attraction, je n'eus pas une hésitation. Et ainsi, le 3 Septembre 1927, je m'embarquais sur le *Patris II*, le très beau bateau de la Compagnie de Navigation Nationale Hellénique où l'accueil le plus cordial nous attendait. Notre caravane se composait de 25 touristes qui formaient un groupe en apparence fort hétéroclite. De nationalités diverses, différents pour nos professions et notre formation d'esprit, nous ne l'étions

(1) D. BAUD-BOVY : in *La Grèce immortelle*, 1919. — *Geographical Journal*, LVII, n<sup>o</sup> 3, Mars 1921. — Marcel KURZ : *Le Mont-Olympe* ; Attinger, 923 (V. *La Montagne*, 1925, p. 91). — W. ELMSLIE : *Alpine Journal*, Mai 1927. — D<sup>r</sup> Et. MAY : *Annuaire du G. H. M.*, 1928.

(2) V. *La Montagne*, 1918, p. 58.



Carte-Esquisse de l'Olympe, d'après la carte de M. Kurz

pas moins par l'âge ; et la troupe des hommes mûrs s'encadrerait entre la bande joyeuse des jeunes filles et le petit groupe des doyens que nul n'aurait crus septuagénaires s'ils n'avaient eu la coquetterie de le dire. Nous n'avions de semblable qu'une âme un peu aventureuse et cela suffit pour mettre bientôt entre nous une étrange égalité ; tant est grande la puissance d'un noble plaisir pris en commun.

Les préliminaires d'une ascension sont d'habitude charmants ; mais que dire de ceux-ci qui comportaient la traversée de la Méditerranée et la visite d'Athènes ? Je ne veux pas faire le récit de notre navigation. Comment décrire ce plaisir si complexe, si subtil et si rare : une libération soudaine des préoccupations de l'existence ; l'exaltation d'un beau voyage commençant ; ces compagnons inconnus que l'on découvre peu à peu et dont plusieurs sont si plaisants. Et, autour de cet agrément, l'immense enveloppement de la mer, toujours calme, semée d'îles qui semblent transparentes tant l'atmosphère est pure ; la caresse pour l'œil de tous ces bleus, de ces roses, de ces violets suaves ; une telle facilité de toutes choses que la notion d'effort ne paraît plus avoir de sens ; une douceur si grande autour de nous que la tendresse humaine n'est pas plus tendre ! Ah, qu'il est vain d'opposer la montagne à la mer. Une belle traversée procure un abandon, une aisance souple, une sorte d'anéantissement heureux qui peuvent être aussi émouvants que la lutte contre les glaces glissantes et les rochers abrupts.

Athènes... le Parthénon... Non, décidément, je ne parlerai pas de vous.

Que les Korès souriantes du Musée de l'Acropole me le pardonnent ; mais, comme les Sirènes antiques, si je les écoutais, je ne pourrais plus les quitter. Qu'il suffise donc de dire que, dans la soirée du 8 Septembre, le train nous emportait sur la ligne Athènes-Salonique. Le 9 au matin, nous débarquions à 5 h. 30 à la petite gare de Lithokoron, juste au moment où le soleil, de l'autre côté du Golfe Thermaïque, paraissait à l'horizon.

Notre expédition commençait ; et vraiment nous nous sentions au début de toutes choses, dans le temps comme dans l'espace : c'était l'aube d'un beau jour, et nous partions de la cote zéro, symbolisée à notre oreille par le clapotis des petites vagues qui, tout près de nous, venaient mourir doucement sur les grèves solitaires.

Mais il est temps, avant d'emmener mes lecteurs sur les pentes de l'Olympe, de leur rappeler ce qu'est cette montagne, dégagée de son atmosphère de légende. Pour les topographes modernes, l'Olympe n'est qu'un massif calcaire qui élève ses cimes un peu au-dessus de 2 900 m. à la limite de la Thessalie et de la Macédoine. Orienté du Sud Sud Est au Nord Nord Ouest, il court parallèlement au rivage du Golfe Thermaïque qui en forme la limite orientale. Au Sud, la profonde coupure de Tempé, ouverte, dit-on, par Neptune, le sépare des chaînes plus basses de l'Ossa et du Pélion, tandis qu'il est encerclé au Nord et au Nord Est par la boucle du Mavronéri. La limite occidentale du massif par contre est moins nette, et une série de collines et de hauts plateaux le relie de ce côté au Pinde.

Un sillon secondaire, formé par deux rivières transversales, la Dhiava et la Zilyana, divise cet ensemble en deux parties inégales. Au Sud, c'est le Bas Olympe qui ne dépasse pas 1600 mètres, région de belles forêts, appelée à fournir peut-être des centres de sports d'hiver. Au Nord, l'Olympe proprement dit forme un vaste massif irrégulier qui porte, comme un socle, la masse rocheuse des hautes cimes.

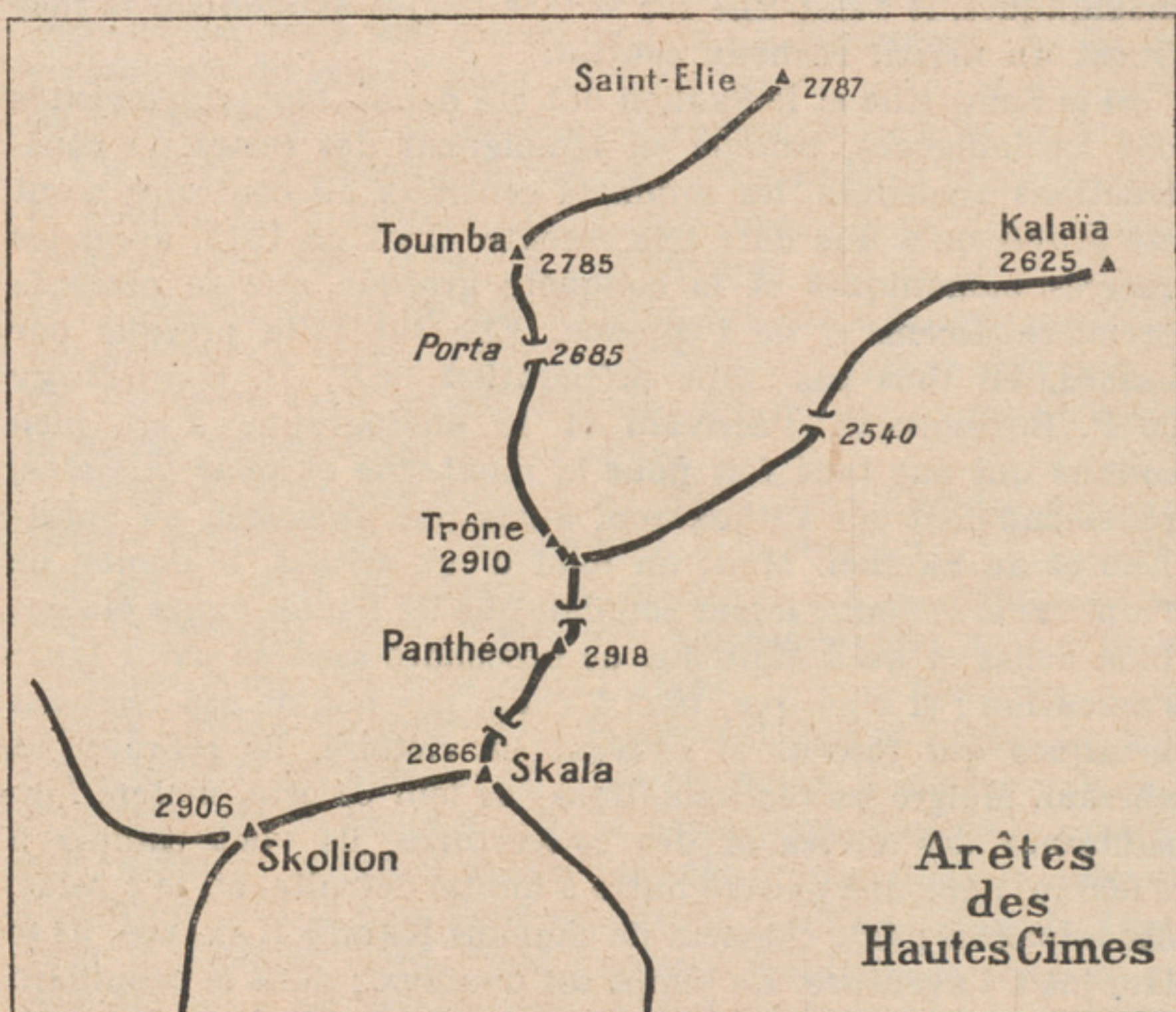
Celles-ci, allongées du Sud au Nord, sont divisées par une brèche médiane en deux sommets bien distincts. Le sommet Sud est le point culminant ; il atteint 2 918 m. dépassant de peu le sommet Nord (2 910 m.). La toponymie de ces deux sommets n'est pas exactement fixée. Il y a bien des noms locaux : Mitka (la cime) pour le sommet Sud et Stefan (le fauteuil) pour le sommet Nord, mais ces noms, d'origine valaque, sont bien peu en rapport avec le passé légendaire de la montagne ; aussi les premiers ascensionnistes proposent-ils le nom de Panthéon pour le plus haut sommet et celui de Trône de Zeus, pour le sommet Nord. Quel que soit d'ailleurs le nom qu'on leur donne, il est certain que ce sont d'admirables montagnes aux arêtes dentelées et aux parois précipitueuses. La face Ouest du massif est particulièrement impressionnante, car elle tombe d'un jet sur le profond ravin de Megali Kazania et paraît tout à fait inhospitalière. La face Est, divisée en deux par l'arête Est du Trône de Zeus, forme également une paroi rocheuse abrupte ; mais, au-dessous, court une zone de larges vires caillouteuses qui permettent de ce côté de longer aisément le massif et d'en varier les points d'attaque.

Cette partie culminante de l'Olympe est limitée par deux brèches : la Porta au Nord, la brèche de la Skala au Sud. Au

delà, l'arête s'infléchit des deux côtés. De la Porta elle incline vers l'Est, pour culminer au Saint-Elie (2 787 m.) ; de la Skala au contraire, elle tourne à l'Ouest pour former bientôt le sommet du Skolion (2 905 m.). Ainsi l'ensemble des hautes cimes forme un S dont la branche verticale porte les deux sommets rocheux principaux, tandis que les branches recourbées se terminent par deux belvédères d'accès très aisé et qui offrent des vues magnifiques, le Saint-Elie sur la face Est, le Skolion sur la face Ouest du massif rocheux central.

Si le Saint-Elie et le Skolion ont été depuis longtemps visités par les indigènes, comme en témoignent des restes de constructions anciennes, les sommets centraux au contraire n'ont été gravis qu'à une date très récente. C'est en 1913, après les guerres balkaniques et la conquête grecque, que se place la première ascension de l'Olympe. Elle fut faite presque par hasard, en tous cas sans préparation. MM. D. BAUD-BOVY et F. BOISSONNAS, l'écrivain et le photographe d'art bien connus qui ont tant fait pour la montagne et pour la Grèce, redescendaient sur Lithokoron, après une ascension au Saint-Elie et au Skolion. Mais, au fond d'eux-mêmes, le démon de l'alpinisme veillait ; il leur soufflait que les hautes cimes étaient bien belles et qu'il était dur de descendre sans en avoir tenté l'ascension ; si bien que, tout à coup, par une de ces décisions brusques qui forcent si souvent la victoire, ils rebroussement chemin. Malgré les récriminations de leur escorte, malgré l'insuffisance des vivres et des couvertures, ils vont camper à 2 000 m. dans une pauvre hutte à moitié détruite, et, le 2 Août, accompagnés par le chasseur de chamois KRISTO KAKALOS, ils se lancent à l'aventure. Le temps est douteux ; dans le brouillard et le vent, ils suivent, depuis la Skala, l'arête Sud ; après quelques passages escarpés, l'arête se fait de plus en plus étroite, puis brusquement elle s'abaisse. Nos alpinistes se croient au sommet et fêtent déjà leur victoire, quand le brouillard se déchire et leur montre, bien au-dessus d'eux, le véritable sommet dont les sépare une brèche profonde, infranchissable sans rappel de corde. Il n'y a rien à faire qu'à baptiser Roche Tarpéienne ce faux sommet et à reprendre le chemin du retour. Mais, alors que tout semblait perdu, un retour de fortune, comme en rencontrent parfois les tenaces et les audacieux, préparait aux grimpeurs une éclatante revanche : au pied de l'arête en effet, un couloir qui semble praticable monte dans la direction du sommet. Kakalos s'y engage : la pente est raide, mais on ne

rencontre pas de difficultés et, à 10 h. 25, la caravane est enfin sur le plus haut sommet de l'Olympe, les premiers vivants depuis les Dieux. Depuis lors, d'autres les ont suivis et la légendaire montagne a perdu son mystère et un peu de son prestige. Le nombre de ces ascensions est difficile à fixer, car toutes n'ont pas été publiées ; il doit approcher une dizaine dont aucune n'est française.



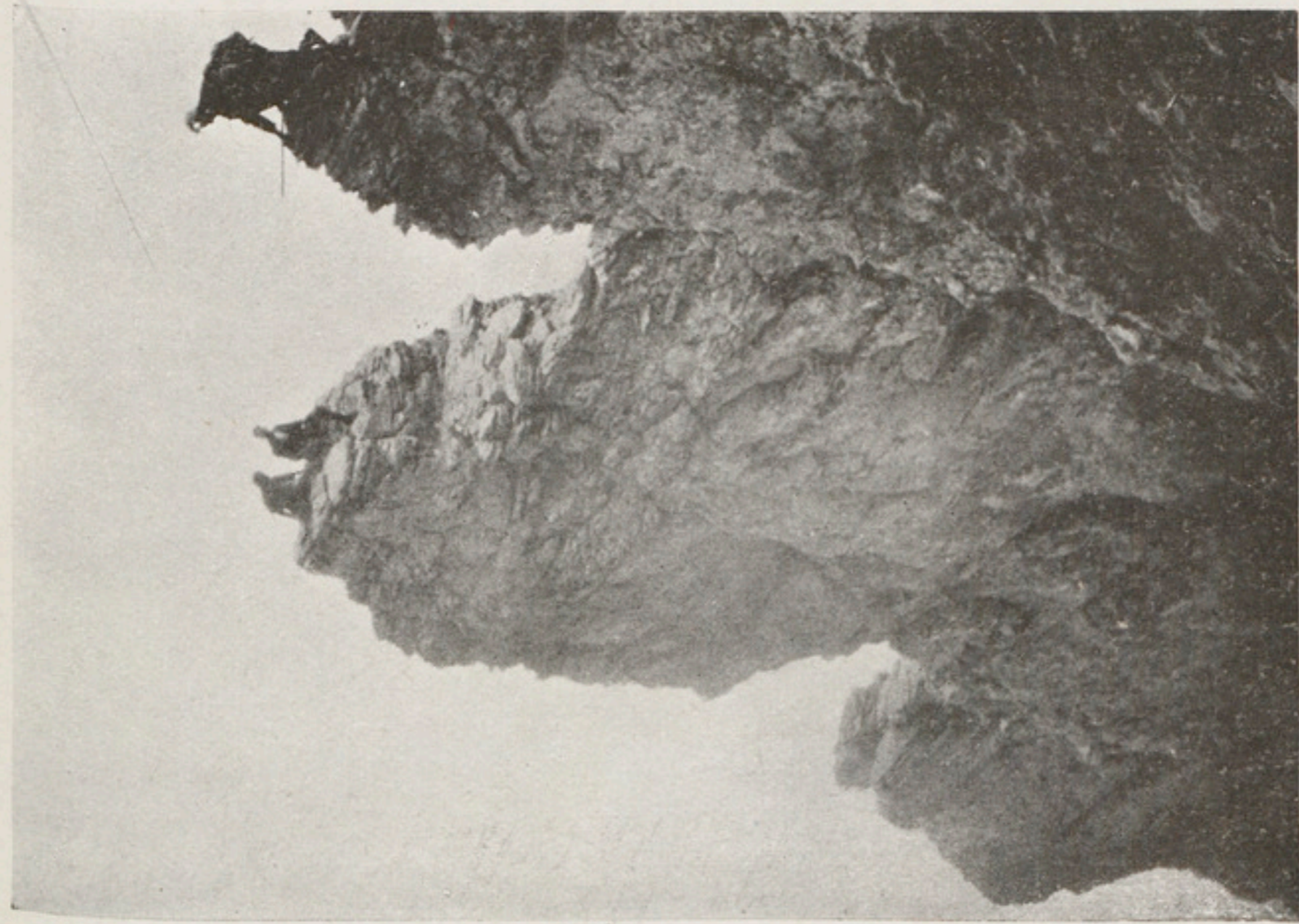
Quand au Trône de Zeus, il ne devait être gravi qu'en 1921, par M. Marcel KURZ, à qui l'on doit un très beau livre consacré à l'Olympe et la première carte détaillée des hautes cimes. Cette ascension ne fut refaite qu'une fois en 1926 par MM. SLEEMAN, STORR, ELLWOOD et ELMSLIE.

\* \* \*

Telle est l'histoire sommaire du massif au pied duquel nous nous trouvons réunis dans le petit village de Lithokoron. Notre caravane s'était grossie d'un groupe grec formé d'une vingtaine de touristes dont trois charmantes jeunes filles.

*Cliché BOISSONNAS.*

*Trône de Zeus.*



*Gendarme de l'Arête Sud.*

*Cliché Dr Et. MAY.*



*Près du sommet.*



*Trône de Zeus.*  
*Arête Est.*

Docteur EL. MAY.



*Le Panthéon.*  
*Face Sud.*

F. BOISSONNAS.



Attirés soit par le simple plaisir de l'excursion, soit par des projets géologiques ou cartographiques, tous furent de parfaits compagnons, pratiquant sans effort cette bonne grâce et cette cordialité qui rendent aux étrangers le séjour en Grèce si plaisant. Je voudrais les nommer tous ; qu'ils m'excusent si la place me fait défaut et si je me borne à remercier pour eux tous M. AGAPITOS qui, avec notre collègue du Club Alpin Français M. JOHANNIDES, fut le grand organisateur de notre expédition. Et ce n'était pas une petite tâche, puisqu'il s'agissait, pendant cinq jours, de coucher et de sustenter quarante cinq alpinistes, sans qu'on pût tirer aucune ressource des pays où nous allions vivre. On s'en rendit bien compte quand, sur la petite place du village, on vit s'empiler sur le dos des mulets les tentes, les lits de camp, les couvertures, les marmites et ces caisses de provisions qui nous paraissaient si alléchantes et qui, une fois là haut, nous réservaient, je puis bien le dire, quelques désillusions. Il y avait aussi, pour nous garder contre les Klephtes, la troupe des evzones, si gracieux avec leur redingote beige à taille, leurs longs bas blancs remontant jusqu'à mi-cuisse et leurs babouches à pompon. N'oublions pas le cuisinier, ni surtout un petit homme maigre, au nez accentué et au regard vif, KAKALOS « Guide de l'Olympe » comme le désignent ses cartes de visite et qui paraît tout joyeux de retrouver ses voyageurs des temps héroïques. Au total, plus de 100 hommes, sans compter les mulets, une vraie armée comme rarement montagne de 3000 m. en a subi l'assaut.

Cette montagne, pendant qu'on fait les derniers préparatifs, nous la contemplons, Lithokoron est situé en effet à la sortie d'une profonde vallée qui entaille tout le massif sur sa face orientale. Née au pied des derniers escarpements des hautes cimes, elle se dirige à peu près en ligne droite de l'Ouest à l'Est et débouche dans la plaine côtière au niveau de notre petit village. La montagne, ainsi fendue, se laisse voir « jusqu'aux entrailles », suivant l'expression de HEUZÉY, et, tout au fond, une crête dentelée apparaît, presque aussi blanche que de la neige sous le soleil du matin ; c'est le sommet de l'Olympe. Pour en atteindre le pied, il nous faudra remonter toute cette vallée de Saint Denys, qu'arrose le Vythos, l'Enipée des anciens.

Cet itinéraire nous est dicté pour la question du campement. L'ascension de l'Olympe comporte en effet un bivouac et deux emplacements sont particulièrement commodes, parce que les

mulets peuvent y parvenir : le haut plateau de Bara situé à 2 350 mètres au Sud du massif principal et la petite terrasse de Kalivia, perchée à 1 962 mètres, au pied de la face orientale des hautes cimes, à l'origine même de la vallée de Saint-Denys. On préférera d'ordinaire Bara qui est plus élevé ; on y monte alors depuis la station de Leftokaria, en passant par le Couvent de la Trinité ; si l'on vient de Salonique, on peut aussi s'y rendre par le Nord, depuis Katerini, par la vallée du Mavroneri et Kokkinoplo. C'est à Bara que nous pensions d'abord camper, mais nous en fûmes empêchés par le problème de l'eau. Le Massif de l'Olympe est en effet complètement privé de sources et, dès qu'on quitte le fond des vallées, on ne peut plus compter que sur la neige d'hiver qui persiste longtemps dans les creux bien abrités. Or nous étions à la mi-Septembre et Bara n'offrait plus trace de neige, tandis qu'il en restait quelques flaques à peu de distance de la Kalivia.

Une journée suffit pour monter de Lithokoron à la Kalivia, mais comme notre caravane était peu entraînée, on préféra couper l'étape en deux. Le premier soir, nous montions nos tentes près du Couvent de Saint Denys, bien curieux avec ses bâtiments à arcades encadrant la petite église byzantine centrale ; et le 1<sup>er</sup> Septembre, nous arrivions à la Kalivia. M. BOTROT dans *Le Journal* et surtout M. G. BOURDON dans ses articles du *Figaro* ont raconté cette marche d'approche qui fut une délicieuse promenade. Pendant ces deux jours, le temps se montra maussade : l'arrivée à la Kalivia fut marquée par un vent violent peu favorable à l'installation des tentes, le soir par un orage, et la nuit par un froid très vif. Mais le 11 Septembre au matin, le ciel était pur et les nuages attardés ne formaient plus au flanc des montagnes que ces écharpes légères qui annoncent un beau jour.

Une caravane nombreuse est toujours lente à se préparer, et il est 7 h. 30, quand nous quittons le camp. La lumière est belle, fraîche encore de la pluie des deux derniers jours. Nous montons en longue file indienne à l'ombre de grands conifères qui ressemblent aux arolles. C'est une joie de marcher, le corps dispos et l'âme merveilleusement libre, dans cette forêt clairsemée qui laisse passer le soleil et le vent. Fraîcheur des matins de course, aussi beaux que les matins de la vie ! Au dessus de nous, se dressent les escarpements du Kalala avec des tours dolomitiques où l'on pourrait trouver de rudes escalades. Les derniers arbres franchis, nous nous séparons : le gros de la caravane montera sans hâte au Saint-Elie, tandis que

les grimpeurs prendront de l'avance, car leur but est le Trône de Zeus. Nous sommes onze, sous la conduite de KAKALOS : à la tête des Grecs, marche le capitaine de vaisseau DEMESTICAS suivi par MM. GREGORIADES, APOSTOLOPOULO et notre collègue JOHANNIDES ; puis viennent les premiers vainqueurs, F. BOISSONNAS et D. BAUD-BOVY, avec leurs fils Paul et Samuel ; M<sup>lle</sup> BARON qui fera la première ascension féminine des deux cimes de l'Olympe ; ELLISON, anglais de Genève ; enfin le signataire de ces lignes. Après une courte montée, nous arrivons à une petite brèche d'où l'on découvre toute la face Est du Trône de Zeus ; c'est vraiment une paroi impressionnante, qu'on dirait faite d'une seule dalle tant le calcaire y est lisse partout et qui mérite l'attention des meilleurs grimpeurs du Groupe de Haute Montagne. Au pied de la muraille court la zone des vires ; il suffit de la gagner et de la suivre vers la gauche jusqu'à l'origine du couloir qui monte à la Brèche Panthéon-Trône de Zeus ; nous y arrivons à 10 h. 30.

La montée du couloir est courte et facile, mais il est tout en pierrailles désagrégées et demande quelques précautions. En un quart d'heure, nous sommes à la brèche d'où la vue est magnifique sur les escarpements du grand pic ; l'ascension n'en a jamais été faite de ce côté ; elle paraît possible, au moins dans la première partie, mais nous n'avons malheureusement pas le temps de la tenter.

Nous montons au Trône de Zeus en suivant d'abord l'arête Sud, puis en traversant la face Sud Est et en atteignant l'arête Est tout près de son origine. On arrive ainsi sans aucune difficulté sur un premier sommet marqué d'un cairn. Le vrai sommet est d'une dizaine de mètres plus élevé ; une courte arête horizontale y conduit, terminée par deux ressauts verticaux qui dominant d'impressionnants précipices. Le premier petit mur se gravit à l'aide d'une fissure ; quant au second, M. KURZ indique de le contourner à gauche par une vire qui mène à une cheminée aisée. Nous laissons passer d'abord nos camarades grecs qui désirent arriver les premiers au sommet, et nous admirons le commandant DEMESTICAS dont c'est le premier contact avec la vraie montagne et qui gravit directement les deux ressauts, pratiquant ainsi une variante à la route de KURZ. Le reste de la troupe suit et, à midi, nous sommes tous réunis au sommet.

La vue ne ressemble en rien à celles auxquelles les Alpes nous ont habitués. Ni neige, ni glaciers bien entendu, mais

point non plus ce hérissément de sommets qui est la caractéristique d'un panorama alpin. Ici, nos deux cimes jumelles ont seules l'allure de grandes montagnes ; autour, tout s'abaisse. Ce que nous dominons immédiatement, ce sont des plateaux en cuvettes d'où sortent des sommets caillouteux, arrondis ou coniques. Au delà, vers le Nord, s'étend la plaine macédonienne, tandis qu'à l'Ouest une série de crêtes successives conduit l'œil jusqu'aux montagnes d'Albanie et au Parnasse ; au Sud, la chaîne de l'Ossa et du Pélion apparaît comme une colline sans grandeur et l'on conçoit que les Dieux se soient sentis à l'abri des entreprises des Géants ; vers l'Est enfin, la montagne s'abaisse rapidement et découvre la mer étincelante. Nulle part ce tableau ne frappe par des formes hardies ; mais ce qui en fait la beauté unique, c'est tout cet espace sur lequel joue une divine lumière ; cette lumière, c'est une joie dont l'œil ne se lasse pas ; elle est à la fois éclatante et douce ; elle caresse les choses, les allège, les dématérialise presque ; par comparaison, quand nous rentrerons en France, la Provence, sous un soleil éclatant, nous paraîtra terne et épaisse. J'oublierai probablement bien des détails de ce voyage, mais je crois que je verrai toujours, tel qu'il m'apparut là haut, le bleu profond du golfe de Salonique et les rivages roses qui l'enchassaient dans un accord délicieux.

Le temps passe vite dans cette béatitude ; voici qu'il est 14 heures, il va falloir repartir. Avec D. BAUD-BOVY et ELLISON, nous avons grande envie d'essayer une voie nouvelle et l'arête Nord nous tentait particulièrement. Mais, de près, l'entreprise paraît un peu problématique. Cette arête en effet, après une longue portion horizontale qui ne paraît pas très difficile, tombe brusquement de 200 mètres sur la Porta en plusieurs ressauts dont le dernier est remarquablement lisse ; on y trouverait peut être une voie, mais, avec le peu de temps dont nous disposons et sans reconnaissance préalable, nous risquons un échec. Aussi nous décidons-nous pour l'arête Est, tandis que KAKALOS, qui n'aime point la corde, accompagne le gros de la troupe par l'itinéraire de montée. Notre arête, outre l'attrait de sa virginité, à celui de sa beauté et j'ai tout loisir de l'admirer. Elle est formée d'une série de tours peu élevées qui dominant à gauche le grand précipice de la face E ; à notre droite, descend un couloir de pierrailles qui s'approfondit à mesure qu'on avance. Nous suivons dans l'ensemble le fil de l'arête en contournant une ou deux dents

par la droite ; il y a partout des prises et on ne rencontre pas de grandes difficultés, cette arête pouvant se comparer dans l'ensemble à celle de l'Aiguille du Lac Blanc, dans les Aiguilles Rouges de Chamonix. Mais le rocher est très mauvais : ce calcaire feuilleté est très friable et la plupart des prises restent dans la main. ELLISON nous donna même un moment d'émotion ; il était tranquillement assis sur un gros bloc au sommet même de l'arête et surveillait la descente de BAUD-BOVY, quand, tout à coup, il pousse une exclamation et je vois son siège osciller sous lui, hésitant entre les deux à-pics qui l'attirent. ELLISON, avec beaucoup de sang-froid, profite de cette hésitation pour abandonner ce caillou inhospitalier et, désormais, il y regardera à deux fois avant de s'asseoir. Le reste de la descente se passe sans incidents et, 45 minutes après avoir quitté le sommet, nous rejoignons nos amis au pied de l'arête Est qui forme désormais une nouvelle voie d'accès au trône de Zeus. A 17 heures, nous étions de retour au camp.

La journée du 12 Septembre devait être consacrée au Grand Pic. Au réveil, le temps est admirable. Juste en face de nous, par l'ouverture de la vallée de Saint-Denys, le soleil levant surgit de la mer et toute la presqu'île du Mont Athos se découpe en ombre chinoise sur le ciel orangé. C'est un spectacle magnifique. A 7 heures, toute la caravane s'ébranle. Deux voies conduisent au sommet du Panthéon ; l'une, emprunte un couloir qui sillonne la face Est directement sous le sommet et va rejoindre le pied du couloir par lequel nous sommes montés la veille à la Brèche Panthéon-Trône de Zeus ; c'est le chemin qu'a pris M. KURZ à la descente. Nous préférons l'itinéraire qui longe l'arête Sud et qui nous montrera des aspects nouveaux. Tournant donc le dos à notre route de la veille, nous nous dirigeons vers une dépression de l'arête, franchement au Sud du massif principal. C'est d'abord la forêt, malheureusement massacrée par une exploitation anarchique ; puis de maigres prairies coupées de rochers nous conduisent à la crête. On peut la suivre aisément jusqu'au pied du Panthéon. Mais, au préalable, par une longue combe caillouteuse où la marche est pénible sous le soleil, nous gagnons le sommet du Skolion qui est atteint un peu après 11 heures. En pente douce de ce côté, le Skolion présente sur sa face opposée un mur vertical ; puis c'est l'abîme de Mégali Kazania, et, au delà, se dresse dans toute sa splendeur la grande face

Ouest du Trône et du Panthéon ; c'est aussi beau dans son genre que le Cotatuero vu du Cap Schrader.

En un quart d'heure on va du Skolion à la Skala, d'où le gros de la troupe assistera à un intermède cinématographique. L'excellent cinéaste de la maison PATHÉ, M. René BRUT, veut un peu d'alpinisme pour son film ; à défaut d'escalade plus sensationnelle, nous suivrons pour lui l'arête Sud, la Roche Tarpéienne de 1913, et je prends la tête d'une cordée où me suivent ELLISON, S. et D. BAUD-BOVY. Par des pentes faciles et quelques ressauts bien garnis de prises, on gagne une sorte d'épaule où l'arête devient horizontale ; on la suit alors entre deux à pics sur des dalles déversées vers l'Ouest, mais assez larges pour qu'on puisse partout passer debout. Tout à coup, ELLISON attire notre attention sur un petit mur circulaire : c'est la trace de la première ascension et nous y retrouvons la bouteille qui avait échappé aux investigations de M. KURZ. Au delà, une petite brèche oblige à un saut ascendant, et, quelques pas plus loin, l'arête s'affaisse brusquement en une chute à peu près verticale d'une trentaine de mètres. Nous n'avons pas de corde de rappel assez longue pour tenter la descente ; nous nous arrêterons donc, comme KURZ, à la Vierge, car c'est le nom que porte ce piton extrême de l'arête de la Roche Tarpéienne.

D'ailleurs, nous avons promis à nos compagnons de les reprendre à la Skala pour les conduire au sommet. Nombreux sont ceux qui veulent être de la fête. Le groupe grec du Trône a déjà pris les devants et arrivera bon premier au point culminant de l'Olympe. Pour nous, qui avons à conduire des touristes peu expérimentés, nous organisons plusieurs cordées. F. BOISSONNAS conduit la première avec son fils et sa fille et M<sup>lles</sup> Y. et I. CUÉNOD. D. BAUD-BOVY le suit ; avec son fils Samuel, ils encadrent une cordée de jeunes filles, M<sup>lles</sup> APOSTOLOPOULO, N. BURNAT, E. BARON et Y. MAGUIN. ELLISON dirige M<sup>lle</sup> NOMIDÈS et M. PRASSINOS ; et je suis à la tête d'une cordée française et médicale composée de M<sup>lles</sup> DREYFUS-SÉE et ODIER et de M. DOLLFUSS. Ainsi les âges, les sexes, les nationalités sont mélangés dans une cordialité parfaite.

En 10 minutes, le long d'une arête herbeuse, on descend de la Skala à la Brèche de la Skala. De là, part un couloir triangulaire compris entre l'arête Sud et une arête secondaire Sud Est sur laquelle se dressent quatre tours découpées par l'érosion et du plus curieux effet. Ce couloir est en pierrailles

instables et un peu dangereux pour une caravane si nombreuse ; mais tout le monde fait attention et même les novices ne déplacent pas un caillou. A mesure qu'on monte, le couloir se rétrécit et il se termine à l'union des deux arêtes par une paroi rocheuse que l'on contourne sur la droite ; ses dentelures lui avaient fait donner par les premiers ascensionnistes le nom de Crête de Coq. Au delà, une courte pente de rocailles conduit au sommet. Cette montée qui nous a pris 50 minutes de marche lente est constamment facile et la corde y est inutile si l'on a quelque habitude de la montagne.

Nous voici donc au point culminant du massif et nos camarades grecs nous demandent de donner ici, sur la plus haute cime de leur pays, le baptême au Club Alpin Hellénique qu'ils se proposent de fonder. Ainsi fut fait, et le nouveau C. A. H., né le 12 Septembre 1917 au sommet de l'Olympe, aura pour parrains le C. A. F. et le C. A. S.

Mais l'heure avance ; déjà les ombres commencent à envahir le fond de la vallée de Saint-Denys. Il faut s'arracher à cette étendue lumineuse dont nos regards n'arrivent pas à se rassasier. Reviendrons-nous jamais dans ces pays où nous venons de goûter des joies si pures ? N'est-ce pas la dernière fois que nous contemplons le moutonnement doré des crêtes, et la Mer Egée qui scintille comme une pierre précieuse ? Et cette descente n'est-elle pas un adieu ? Ainsi par le couloir de montée, par l'arête de la Skala, par les pentes herbeuses, chaque pas qui nous rapprochait du camp, nous ramenait aussi vers la vie quotidienne ; et, pour beaucoup d'entre nous, il y eut, je pense, dans cette descente, comme une secrète mélancolie. Dans la forêt d'arolles, il faisait presque nuit et c'est à tâtons que les attardés de la caravane retrouvèrent le sentier qui conduisait à nos tentes.

La dernière soirée fut magnifique. La pleine lune faisait éclatante la blancheur des hautes cimes, tandis qu'elle estompait d'une brume transparente la fuite vers la mer de la vallée de Saint-Denys. Dans cette calme lumière mystérieuse montaient les flammes fantastiques du grand feu autour duquel, dans des positions pittoresques et inconfortables, nous mangions ce qu'il était convenu d'appeler le dîner. Et, dans la nuit, les evzones chantèrent : leurs chants aux harmonies étranges scandaient des danses où quelque chose reste encore de l'Athènes d'autrefois. Ah, qu'on se sentait loin ! Et vraiment, si, au sommet de l'Olympe, nous n'avions point rencontré les Dieux,

nous avons du moins retrouvé quelque chose de divin : la poésie de l'univers, aussi fraîche ce soir là pour les plus âgés d'entre nous, qu'aux meilleurs jours de notre jeunesse.

Le 13 Septembre, nous redescendions à Lithokoron et, après deux journées consacrées à la vallée de Tempé et aux extraordinaires couvents perchés des Météores, nous regagnions Athènes. L'aimable propriétaire de l'hôtel de la Grande Bretagne, M. PETRACOPOULO nous y entourra de tant de soins que nous dûmes avouer que la civilisation avait elle aussi du bon.

\* \* \*

Telle fut cette « collective » à l'Olympe. Elle a conquis ses participants à l'alpinisme grec. Il faut, en effet, s'habituer à cette idée que la Grèce a autre chose à offrir que des monuments et des souvenirs ; on y trouve également des beautés pittoresques de premier ordre. Pour devenir un pays de grand tourisme, il lui manque encore des routes et des hôtels ; mais là aussi l'impulsion est donnée et, dans quelques années, grâce à l'activité des diverses sociétés touristiques, le voyageur trouvera en Grèce toutes les commodités qu'il peut désirer. Parmi ces projets, figure la construction d'une cabane dans le Massif de l'Olympe, probablement sur le plateau de Bara. Nombreux seront alors ceux qui voudront visiter la montagne célèbre. Son ascension est à la portée de tous les touristes ; aux chercheurs de premières, elle offre l'attrait de voies nouvelles à ouvrir ; à tous enfin elle distribuera généreusement cette admirable lumière qui rend les journées si belles et dont, une fois de retour, on garde longtemps la nostalgie.

Dr ETIENNE MAY.